

de ces instruments nouveaux dont l'efficacité est bien démontrée.

Mais n'oubliez pas que la base de toutes ces améliorations c'est l'engrais, sans lequel la terre ne peut que s'appauvrir de plus en plus, sans lequel les plantes, que nous cultivons si péniblement, ne pourront que végéter misérablement faute d'une nourriture suffisante, sans lequel, par conséquent, il ne peut y avoir de culture profitable.

Maintenant, remarquez bien, qu'en thèse générale, lorsqu'on démontre les avantages de l'engrais, on démontre en même temps la nécessité du bétail, puisque, dans la plupart des cultures c'est le bétail qui produit l'engrais le plus complet, le plus convenable à la fertilisation du sol et le plus économique.

La plupart de nos plantes cultivées se nourrissent principalement des sucs contenus naturellement dans la terre ou qu'on y a mis au moyen des engrais. Mais les terres riches par nature sont excessivement rares de nos jours. C'est une vérité incontestable que toute culture épuise le sol. Le Canada, pas plus que les autres pays de la terre, n'a échappé à cette loi générale. Si l'on excepte les terrains nouvellement défrichés qui, il y a à peine quelques mois, faisaient encore partie de la forêt, si l'on excepte encore certains sols qui, par leur position, sont continuellement enrichis par les écoulements des champs plus hauts ou par des inondations périodiques, enfin si l'on excepte les terrains humifères connus sous les noms de *terres noires*, de *sols tourbeux* et qu'une culture intelligente pourrait rendre très-productifs et quelques autres terrains très-rares, nous pouvons affirmer que tous les sols cultivés ont besoin d'engrais, et qu'ils ont besoin d'une dose d'autant plus forte de cet engrais que les plantes qu'on se propose d'y cultiver sont plus riches et plus exigeantes.

Ces sols mêmes que nous venons de nommer comme des exceptions parce qu'ils sont naturellement très-riches ne tardent pas longtemps à rentrer dans la règle générale. Au bout d'un certain nombre d'années pendant lesquelles on leur a fait produire sans engrais les plantes les plus épuisantes, on s'aperçoit que leur fécondité diminue sensiblement et que les récoltes ne sont plus aussi abondantes qu'elles l'étaient au commencement. Tant que l'excessive richesse, qui s'était accumulée à leur surface depuis des siècles, a fait sentir son influence, l'intervention des fumiers n'a pas été nécessaire; elle aurait même été nuisible, parce qu'elle aurait apporté au sol une surabondance de principes fertilisants hors de proportion avec les besoins des plantes cultivées. Mais avec le temps cette surabondance d'engrais a disparu et il est devenu nécessaire d'entretenir la production du sol au moyen des fumures. Malheureusement, les successeurs des hardis pionniers qui ont colonisé nos vieilles paroisses n'ont pas voulu comprendre cette nécessité. Ils ont pris pour règle de conduite l'exemple de leurs devanciers, sans tenir compte des modifications qui s'étaient opérées dans la fertilité de la terre.

Nos pères agissaient sagement en cultivant leurs terres comme ils le faisaient. Ils donnaient ainsi une preuve incontestable de la sagesse de leur jugement et de leur connaissance des besoins de leurs cultures. Ayant en leur possession un terrain d'une richesse exceptionnelle ils ne pouvaient pas, ne devaient pas le surcharger d'engrais; ce qu'ils avaient à faire c'était d'utiliser la richesse de leurs terres, ils l'ont et ont bien fait.

Mais nous, sommes-nous justifiables de suivre aveuglément leur exemple? Certainement non. Autres temps, autres manières d'agir. Puisque l'ancienne richesse de nos terres

n'existe plus, le plus simple bon sens nous conseille de ne pas suivre l'exemple de nos pères. Nous nous trompons donc grossièrement, lorsque nous voulons obstinément marcher sur leurs traces. Notre sol est pauvre et nous persistons à le cultiver comme s'il était riche; mais c'est une insigne folie. Que dirions-nous d'un homme qui prétendrait que les écus dépensés reviennent toujours se placer dans le sac d'où ils ont été tirés et qui, avec cette conviction, voudrait vivre vingt ans avec cent écus? Nous dirons que cet homme est fou et nous aurions raison. Eh bien, nous sommes presque dans le même cas. Notre sol était un vaste sac d'écus, nos pères y ont puisé en abondance, ils en ont eu assez pour eux; mais ils n'en ont laissé que très-peu à leurs fils. Cependant ceux-ci ont conservé la même prétention que leurs ancêtres sans remarquer que le sac est depuis longtemps vide. Aussi vivent-ils pauvrement là où une parfaite aisance régnait autrefois. Ah! si nos pères avaient été à notre place leur bon sens les aurait sans doute fait agir autrement que nous. S'ils avaient eu des terres pauvres, ils auraient su mieux les traiter que nous.

Néanmoins on rencontre nombre de cultivateurs qui prétendent encore être aussi habiles que leurs devanciers et avoir conservé intactes les anciennes traditions. Ces cultivateurs sont dans l'erreur. Ils ont peut-être gardé avec assez de soin la manière d'exécuter certaines opérations culturales, tels que les labours, les hersages, les ensemencements, la fenaison et la récolte des grains. Mais ils ont oublié les raisons d'être de ces importantes opérations et n'en connaissent plus le but. Bon nombre de nos cultivateurs mêmes ne raisonnent plus leurs travaux de culture, ils les font machinalement, sans soin et souvent mal à propos.

Si nous pouvons en juger par ce que nous avons vu en maintes circonstances, la plupart des cultivateurs canadiens semblent croire que les labours et les hersages ne sont bons que pour faciliter l'ensemencement du sol. C'est bien là un des buts principaux de ces travaux; mais ce n'est pas le seul, ce n'est pas même le principal. Nos pères en savaient plus que nous à ce sujet. Les cultivateurs écossais et irlandais qui viennent s'établir au milieu de nous peuvent également nous en remontrer. Tous savent que les labours et les hersages ont pour but, non seulement de faciliter les semis, mais encore d'ameublir et d'aérer le sol, de donner aux plantes la plus grande facilité d'étendre leurs racines dans toutes les directions, de détruire les mauvaises herbes, et ils font leurs travaux en conséquence.

Quant à la récolte du foin et à celle des grains, il y avait certainement moins de négligence chez nos ancêtres que chez leurs fils. Nous en avons une preuve dans l'émulation qui animait nos pères dans l'exécution de leurs travaux. La tradition nous fait connaître que le plus expéditif des cultivateurs du temps passé était toujours certain d'obtenir les félicitations de ses voisins et d'être magnifiquement fêté. Ces traditions sont aujourd'hui presque oubliées et en cela encore nous sommes loin d'avoir suivi comme nous le devons les exemples de nos pères.

En un mot, malgré les affirmations contraires, nous ne cultivons pas comme nos pères cultivaient, nos champs sont moins bien ameublés, nos ensemencements moins soignés, nos récoltes plus négligées et nos terres plus pauvres et plus infestées de mauvaises herbes; puis, par dessus tout, nous avons oublié cette direction intelligente sans laquelle le meilleur système de culture devient ruineux et que nos devanciers nous avaient à un aussi haut degré.

Mais lors même que nous aurions conservé intactes les traditions de nos ancêtres, nous ne serions pas encore justifi-